ALBERT CAMUS

ACTUELLES II

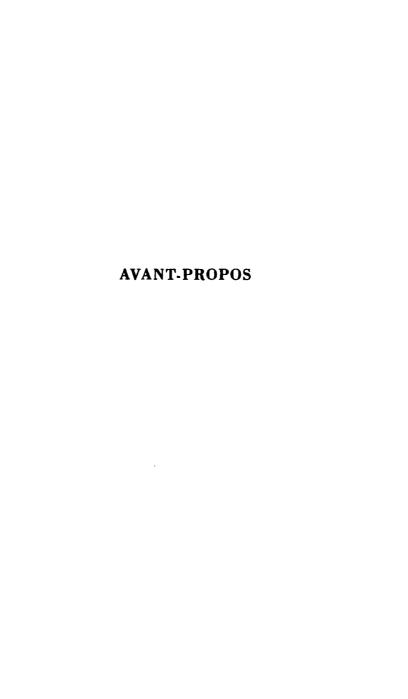
chroniques 1948-1953



GALLIMARD









Ce recueil rassemble un certain nombre de textes (articles, préfaces, interviews et polémiques) qui touchent, d'une manière ou d'une autre, à l'actualité. L'événement presque toujours les a suscités et, devant l'événement, ils développent, sans les démentir, les positions esquissées, de 1944 à 1948, dans les chroniques qui composent le volume déjà publié d'Actuelles.

Je pourrais en effet récrire à cette place, avec quelques corrections, l'avant-propos de ce premier volume. Mais il faudrait y ajouter quelques certitudes dont la première est que nous commençons à sortir du nihilisme. Je me garderai sans doute de donner valeur universelle à une expérience personnelle et ce livre ne propose ni une dogmatique, ni une

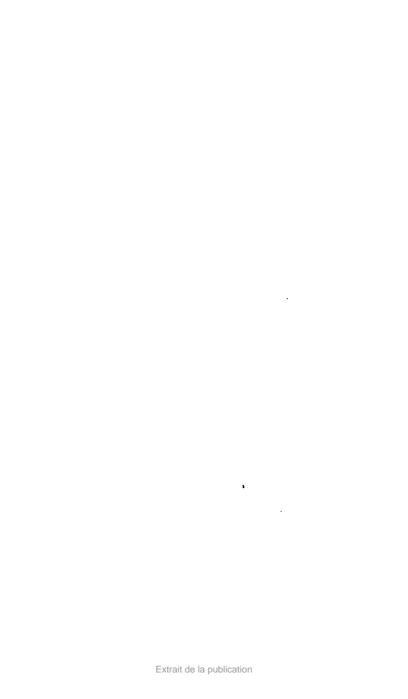
morale en formc. Il affirme seulement, une fois de plus, qu'une morale est possible, et qu'elle coûte cher. Mais il me semble que ce pas, même mal assuré, suffit à nous faire sortir des négations obstinées et du conformisme. Malgré les apparences, nous sommes plus riches aujourd'hui, et mieux armés, que nous ne l'étions entre les deux guerres. Nous savons, et nous ne savions pas alors. La vraie libération n'est certainement pas pour demain, mais le nihilisme appartient déjà au passé, même si ses derniers cris retentissent encore dans nos journaux et nos revues.

La création, toujours possible, devient alors plus que jamais nécessaire. Les contradictions de l'histoire et de l'art ne se résolvent pas dans une synthèse purement logique, mais dans une création vivante. Quand le travail de l'ouvrier comme celui de l'artiste aura conquis une chance de fécondité, alors seulement le nihilisme aura vécu, la renaissance prendra un sens. Il n'est pas sûr que nous parvenions à ce terme, mais c'est la seule tûche qui vaille qu'on entreprenne et qu'on persévère. Bien qu'une grande menace pèse sur l'avenir, il s'en faut pourtant que la catastrophe soit inévitable. Finalement, il sem-

ble que nous marchions tous ensemble vers cette alternative : la destruction ou un monde de valeurs et d'œuvres qui étonnera peut-être ceux qui auront gardé le souvenir de notre abaissement. La première tâche de notre vie publique est alors de servir l'espérance des valeurs plutôt que la certitude de la destruction et, pour commencer, de préserver la chance de la paix, en refusant d'aider aux forces de guerre, de quelque couleur qu'elles se déguisent. Si la paix s'installe, la contradiction historique où nous vivons sera dépassée, chaque adversaire fécondant l'autre, comme aujourd'hui chacun renforce l'autre. Ce jour-là, nos efforts porteront leurs fruits. Si enfin, par un excès de malheur, la guerre éclatait, nous aurions au moins maintenu ce qui un jour, et pour d'autres que nous, cessera d'être inutile.

Mais cette résistance, aujourd'hui nécessaire, ne suffit pas : il faut avancer, pour ne pas être amené à reculer. Ce n'est pas assez de critiquer son temps, il faut encore essayer de lui donner une forme, et un avenir. S'il est bon de défendre ces valeurs créatrices, qu'elles s'incarnent dans le travail ou dans l'art, chacun de nous, à la place qui lui revient, doit s'efforcer encore de préciser leur contenu. On trouvera ici, avec la détermination de les défendre, la volonté au moins de les définir. C'est pourquoi, au terme de ce livre, j'ai cru pouvoir rappeler la place de l'art, au niveau de la réalité la plus humble, et lui donner, contre ses ennemis, des justifications qui ne fussent pas des privilèges.

JUSTICE ET HAINE



PERSÉCUTES - PERSÉCUTEURS 1 (1948)

Rendons à notre société cette justice qu'elle supporte très bien les persécuteurs. Elle s'est habituée à l'idée qu'ils avaient leur utilité. D'une manière ou d'une autre, un matin ou un soir, vous devez vous attendre à voir surgir quelqu'un qui dira qu'il est mandaté par les persécuteurs et qu'il va donc vous priver de la liberté ou de la vie, ou de votre femme, ou ce qui est pire, de votre argent. Et il faut vous y faire puisque cela ne dépend pas de vous. Vous dépendez du persécuteur au contraire. Même si vous détourniez les yeux, il vous frapperait la face pour que vous les ouvriez de nouveau. Alors, autant admettre

1. Préface à Laissez passer mon peuple, de Jacques Méry.

une fois pour toutes qu'il fait partie du paysage. D'ailleurs, personne ne vous empêche de devenir persécuteur à votre tour. Notre société est raisonnable.

Mais, heureusement, il dépend de nous de ne pas voir les persécutés. Et notre société en a vraiment assez des persécutés et elle fait ce qu'il faut pour ne pas les voir. Elle trouve qu'ils exagèrent, qu'il y en a vraiment beaucoup et qui se traînent depuis trop long-temps. Elle finit par se dire qu'il n'y a pas de persécuté tout à fait innocent. L'innocence, c'est une chose qui finit toujours par éclater et qui reçoit alors réparation. Voilà assez long-temps que la réparation se fait attendre. Il faut bien que le persécuté y ait prêté la main.

A partir de ce moment, c'est à qui détournera le plus vite la tête, c'est à qui parlera d'autre chose. Personne n'est responsable ou si quelqu'un l'est, assurément, il s'agit du voisin. Et il est bien vrai qu'on a un peu frappé sur la tête de ces Juifs qui revenaient des camps allemands. Mais c'est la faute des Anglais, ou des Arabes, des Français aussi bien, des Allemands peut-être, des Juifs à coup sûr. Ce n'est donc la faute de personne, laissez-nous dormir tranquilles! Et les Fran-

çais s'endorment du sommeil des pharisiens, heureux de savoir que les Anglais ont cette sacrée affaire sur les bras. Les Américains s'indignent (on ne reçoit pas les Juifs dans les grands hôtels de New York, mais ce n'est pas la même chose), les Arabes attendent et les Russes dénoncent (pensez donc, des camps de concentration!). Les Anglais, eux, plus modestes, se sont contentés de frapper.

La femme stérilisée par les S.S., l'homme qu'on a fait coucher contre sa sœur nue, la mère qui tenait son enfant contre elle pendant qu'on lui cassait la tête, celle qu'on a invitée à l'exécution de son mari, les rescapés des fours, tous ceux qui ont tremblé, jour après jour, des années durant, qui ne sont plus chez eux nulle part, et à qui on a parlé d'une terre d'orangers et de lacs où personne ne leur cracherait au visage, on les a tous frappés parce que les affaires de nos génies politiques étaient arrangées de telle sorte qu'il n'y avait pas moyen de ne pas les frapper. Et tout cela, au milieu d'un grand silence, ou du bavardage pharisien. En somme, ils ont supplicié le Christ, n'est-ce pas, et c'est le résumé de l'histoire universelle. Qu'on en finisse donc avec ces persécutés et avec tous

les autres persécutés de n'importe quelle race, si seulement il est prouvé qu'ils sont pendus, déportés ou fusillés injustement! Le monde a horreur de ces victimes inlassables. Ce sont elles qui pourrissent tout et c'est bien leur faute si l'humanité n'a pas bonne odeur.

Voilà pourquoi Laissez passer mon peuple est un livre gênant. Il ne parle pas de tous les persécutés, mais seulement de ce peuple qui est le symbole de la persécution, comme on dit avec complaisance, et qui, après des années d'un martyre indicible, voit se lever la haine jusque sur des visages français. Ce peuple veut retrouver ses orangers et ses lacs. Mais on a entrelacé les orangers avec des drapeaux. Sur les lacs, la pêche est gardée et Simon le pêcheur n'est plus chez lui. Rien n'est simple, vous le voyez.

Un journaliste, pourtant, a voulu suivre cette Odyssée où Ithaque est entourée de barbelés et Ulysse matraqué. Sur la plus belle des mers, pendant des nuits, il a entendu le chant des persécutés. Ce n'est pas une œuvre d'art qu'il a rapportée, ni une théorie politique, mais un document, du genre saignant. Assez saignant, au moins, pour que son journal ait refusé de le publier sans coupures. On met sa

sensibilité où on peut et la presse doit penser à son tirage, non à l'innocence. De temps en temps, cependant, un journaliste honore ce métier déshonoré et il refuse les coupures. Il lui reste alors à témoigner comme il peut, par le livre par exemple, quand il se trouve un éditeur dont la sensibilité est moins ombrageuse. C'est ainsi qu'on finit par gêner tout le monde et qu'on empêche de danser en rond. C'est ainsi qu'on réveille ceux qui voulaient à toute force dormir. Mais il le faut bien. Qui répondrait en ce monde à la terrible obstination du crime si ce n'est l'obstination du témoignage?

Au reste, je voudrais rassurer le lecteur. Le cas de ces persécutés n'est pas désespéré et ils ne sont pas tout à fait perdus pour notre société. « Les Juifs sont pareils aux autres hommes, dit un des personnages du livre, ils n'ont qu'une vie. » Et la vieille Sarah gémit : « Je ne possède même pas une tombe. » Je suis sûr que ces petits détails, l'idée que ces persécutés en ont assez de l'être va les rendre beaucoup plus intéressants et leur faire enfin quelques amis. Ils ne veulent plus de la fosse commune et ils demandent qu'on leur reconnaisse le droit d'avoir une tombe comme tout

le monde puisqu'ils ont une vie comme tout le monde. C'est un bon départ, et, dès lors, il n'y a plus de raison de ne pas les écouter. Pensez donc, s'ils avaient compris la leçon et si, un jour, ils devenaient persécuteurs? Ils reviendraient ainsi dans la communauté, au milieu du soulagement général. Tout serait en ordre, enfin. Ce serait chez nous le festin du prodigue, le jour de l'allégresse. Il faudrait alors tuer le veau gras...

Encore tuer ! diront les délicats.

LES PHARISIENS DE LA JUSTICE 1 (1950)

Le problème n'est pas de savoir si, comme vous dites, on peut tuer le gardien de la prison alors qu'il a des enfants, et pour s'évader soi-même, mais s'il est utile de tuer aussi les enfants du gardien pour libérer tous les détenus. La nuance n'est pas mince.

Notre époque ne répond ni oui, ni non. Quoique, pratiquement, elle l'ait déjà résolu, elle fait comme si le problème ne se posait pas, ce qui est plus confortable. Je ne l'ai pas, moi, posé. Mais j'ai choisi de faire revivre des gens qui se le posaient, et je les ai servis en m'effaçant derrière eux, que je respectais.

1. Lettre à la revue Caliban, à propos des Justes.

Il est bien certain cependant que leur réponse n'est pas : « il faut rester chez soi ». Elle est :

- 1° Il y a des limites. Les enfants sont une limite (il en est d'autres);
- 2° On peut tuer le gardien, exceptionnellement, au nom de la justice;
- 3° Mais il faut accepter de mourir soimême.

La réponse de notre époque (réponse implicite) est, au contraire :

- 1° Il n'y a pas de limites. Les enfants, bien sûr, mais en somme...
- 2° Tuons tout le monde au nom de la justice pour tous.
- 3° Mais réclamons en même temps la Légion d'honneur. Ça peut servir.

Les socialistes révolutionnaires de 1905 n'étaient pas des enfants de chœur. Et leur exigence de justice était autrement sérieuse que celle qui s'exhibe aujourd'hui, avec une sorte d'obscénité, dans toutes les œuvres et dans tous les journaux. Mais c'était parce que l'amour de la justice était brûlant chez eux qu'ils ne pouvaient se résoudre à devenir de répugnants bourreaux. Ils avaient choisi l'ac-

ALBERT CAMUS

Actuelles II

Les textes rassemblés ici par Albert Camus – articles, préfaces, interviews et polémiques – intéressent la période 1948-1953. Ils sont classés sous trois rubriques: Justice et haine, Lettres sur la révolte, Création et liberté. Camus écrit dans son avant-propos:

« ... Ce livre ne propose ni une dogmatique, ni une morale en forme. Il affirme seulement, une fois de plus, qu'une morale est possible, et qu'elle coûte cher. Mais il me semble que ce pas, même mal assuré, suffit à nous faire sortir des négations obs-

tinées et du conformisme.

« ... La création, toujours possible, devient alors plus que jamais nécessaire. Les contradictions de l'histoire et de l'art ne se résolvent pas dans une synthèse purement logique, mais dans une création vivante. Quand le travail de l'ouvrier comme celui de l'artiste aura conquis une chance de fécondité, alors seulement le nihilisme aura vécu, la renais-

sance prendra un sens.

« ... S'il est bon de défendre les valeurs créatrices, qu'elles s'incarnent dans le travail ou dans l'art, chacun de nous, à la place qui lui revient, doit s'efforcer encore de préciser leur contenu. On trouvera ici, avec la détermination de les défendre, la volonté au moins de les définir. C'est pourquoi, au terme de ce livre, j'ai cru pouvoir rappeler la place de l'art, au niveau de la réalité la plus humble, et lui donner, contre ses ennemis, des justifications qui ne fussent pas des privilèges. »





